

spatial and temporal scales. By offering accurate reconstructions of the patterns of consumption of material culture and not just impressionistic assessments of those, such analyses may elucidate a wide array of social practices and, to some extent, the social structures and the cultural norms of the local societies, as these evolved over time. Moreover, the comparative study of the evidence on the different local communities at the level of practices and the underlying ideological aspects (and not at the level of the typology of artifacts and structures) may offer a much more nuanced understanding of the relationship of these communities with each other and their interactions with their immediate or more distanced neighbors. Mainly focused on the presentation of primary evidence, the volume under review does not fully capitalize on this potential. Nevertheless, it clearly testifies to a dynamic turn in the archaeology of the lands along the Lower Danube and it lays the groundwork for more synthetic studies, which are bound to change our perception of the societies that inhabited these lands in the first half of the 1st millennium BCE.

Vivi SARIPANIDI

Fikret K. YEGÜL, *The Temple of Artemis at Sardis*. Cambridge, Harvard University Press, 2020. 2 vol. reliés sous coffret, 24 x 31 cm, XLVIII-285 p., 7 plans, 442 fig., 24 planches hors-texte, 5 tables (ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION OF SARDIS, Report 7). Prix : 150 \$. ISBN 9780674248564.

Le temple d'Artémis à Sardes, situé sur le versant occidental de l'acropole, est l'un des principaux monuments de la ville antique et le quatrième plus grand temple ionique. C'est dire d'emblée l'importance de la publication précise et superbement documentée que nous en livre ici Fikret K. Yegül. Si de nombreux voyageurs, de Cyriaque d'Ancône (1444) au peintre danois Harald Jerichau (1873-1878), en passant par Robert Wood (1750), Richard Chandler (1765) ou encore le célèbre architecte néo-classique anglais Charles R. Cockerell (1812), avaient visité le site et souvent réalisé ou fait réaliser des dessins du monument (ici reproduits), on doit à Howard Crosby Butler, premier directeur des fouilles de Sardes, d'avoir dégagé, entre 1910 et 1914, le sanctuaire, qui, jusque-là, se distinguait essentiellement par deux colonnes à moitié ensevelies sous un important colluvionnement dont l'enlèvement nécessita l'intervention d'une équipe qui compta jusqu'à 250 ouvriers. En dépit d'une brève campagne menée en 1922, la fouille demeura inachevée, mais Butler en publia rapidement les résultats (1922 et 1925). Lors de la reprise du programme d'exploration par George Hanfmann, en 1958, la fouille fut poursuivie et donna lieu à de nouvelles publications, complétées (et révisées) par les observations de Gottfried Gruben (1961) et par les relevés de l'architecte de la mission, Thomas Howe (1999). Enfin, entre 1996 et 2010, N. D. Cahill, l'actuel directeur de la mission archéologique de Sardes, mena une série de sondages complémentaires qui permirent de clarifier le plan et l'histoire du monument et offrirent à l'examen des structures par l'architecte F. Yegül une base archéologique qui avait parfois fait défaut dans la reconstitution des phases de construction du temple d'Artémis de Sardes. Tourné vers l'Ouest, comme les Artemisia d'Éphèse ou de Magnésie, le temple d'Artémis à Sardes présente un plan pseudo-diptère de 8 colonnes sur 20 (44,60 m x 97,60 m), qui doit son originalité à la succession d'au moins deux grandes phases de construction. Le temple initial fut probablement conçu pour être diptère, avec une *cella*

allongée. L'autel archaïque qui le précédait, à l'Ouest, fut alors agrandi et connecté au temple par une volée d'escaliers. Ensuite, sans doute au moment de la visite à Sardes de l'empereur Hadrien et de son épouse Sabine, en 123/124 de notre ère, quand la ville obtint sa seconde néocorie et le privilège d'entretenir un culte impérial, le temple fut réaménagé en pseudo-diptère et sa *cella* (23 m x 67,51 m) répartie en deux espaces approximativement égaux de manière à accueillir le nouveau culte des empereurs. Un porche prostyle, de quatre colonnes sur deux en retour, fut construit de chaque côté. Mais ce projet romain de rénovation, qui au demeurant restait tributaire du style décoratif de son modèle hellénistique, se concentra surtout sur la façade orientale (dont on ignore pourtant si elle supportait un fronton). À cet endroit, l'entrecolonnement obéit à une contraction des extrémités (5,32 m) vers le centre (7,05 m) selon un système plutôt archaïque dont la reprise à cette époque a pu vouloir souligner la nouvelle façade impériale. Les travaux ne se poursuivirent cependant que très lentement aux III^e et IV^e siècles pour être abandonnés avec le culte d'Artémis. Vers 400, une petite église était alors construite dans l'angle Sud-Est du temple qui connut, aux VIII^e et IX^e siècles, une destruction systématique. Au centre de la *cella* originale, une base (c. 6 m x 6 m) destinée à la statue de culte appartenait à un dispositif qui, comme l'autel archaïque, précédait le temple et joua probablement un rôle important dans son érection. Une double rangée de 12 colonnes, dont seules les fondations sont conservées, animait la *cella* et en réduisait la travée centrale à 6,70 m. La conservation de deux colonnes de la façade orientale permet de restituer la hauteur du péristyle romain qui s'élevait à 17,87 m (chapiteaux compris). Ce n'est pas ici le lieu de reprendre par le menu la description précise que F. Yegül livre de ce monument dans le chapitre 2 de cette publication. Il y décrit les méthodes de construction (trous de louve, crampons et scellements) qu'il répartit, globalement, en deux grands ensembles techniques qu'il date de l'époque hellénistique d'une part et de l'époque romaine d'autre part. On notera aussi que l'auteur s'emploie à calculer à cette occasion la capacité de levage des constructeurs (jusqu'à six tonnes). Une attention toute particulière est également apportée à l'analyse des fondations qui ont notamment bénéficié de sondages précis ces dernières années. La construction de la *cella* hellénistique (y compris son plafond en marbre) semble avoir été suffisamment avancée pour que le monument soit opérationnel vers le milieu du III^e siècle av. n. ère ou dans le troisième quart de ce siècle, mais bon nombre de finitions manquent. Il en va de même pour le réaménagement romain, notamment en ce qui concerne les bases ioniques et les colonnes non cannelées de la façade orientale. Mais cet état d'inachèvement est particulièrement instructif quant aux méthodes de travail des maçons antiques et à la succession des phases de finition. Le chapitre 3, après avoir évoqué les principales théories sur l'histoire du monument (Butler, Hanfmann & Frazer, Gruben, Hoepfner, Howe) s'attache à rassembler les éléments historiques, épigraphiques, architecturaux et archéologiques, qui permettent de retracer l'évolution du temple d'Artémis. Les monnaies retrouvées dans les joints de la base de la statue de culte, à l'intérieur de la *cella*, offrent un *terminus post quem* du fonctionnement du temple, à savoir 240-220 av. n. ère. Une inscription (à propos d'un prêt consenti à un certain Mnésimachos) témoigne aussi de l'usage du temple dans le troisième quart du III^e siècle, tandis que l'auteur tire d'une interprétation *e silentio* moins convaincante un autre *terminus* en 254/3. Quant à la date du réaménagement romain, elle s'appuie sur la datation à l'époque trajano-hadrienne d'une inscription présente sur la

colonne 4 du péristyle oriental ainsi que sur les fragments de têtes colossales des membres de la famille antonine. L'auteur associe cette phase à la visite impériale d'Hadrien et de Sabine en 123/4. Dès lors, le temple évoluait en une formule qui plaçait dos à dos deux *cellae*, l'une tournée vers l'Ouest et consacrée à Artémis, l'autre tournée vers l'Est, accessible par une nouvelle porte et des escaliers, abritant un culte impérial auquel se rattachaient des statues colossales. Enfin, le chapitre 4 tente de définir le caractère exceptionnel de cette architecture et de la replacer dans une évolution plus large. Le temple hellénistique demeura en effet inachevé durant plusieurs siècles, sans disposer d'un péristyle, connecté à l'autel par un escalier et probablement entouré de stèles inscrites et de dédicaces, dont certaines ont pu remonter aux périodes lydienes et perses. La structure même du temple hellénistique contraindra fortement le réaménagement romain et amènera, notamment, la formule pseudo-diptère, introduite à Magnésie par Hermogénès trois siècles plus tôt, même si certaines libertés furent clairement prises par rapport à ce modèle. F. Yegül s'emploie à montrer la profonde originalité de l'adaptation ici réalisée par rapport aux autres temples pseudo-diptères d'Asie Mineure, en la rapprochant davantage de modèles romains ou italiens, comme le temple de Vénus et de Rome dans la capitale de l'Empire. Le temple d'Artémis à Sardes est ainsi présenté comme un monument éclectique qui ne connaît pas vraiment de parallèle et n'eut guère de suiveur. Assurément, ce monument imposant méritait une publication à la hauteur de son importance. La documentation ici reproduite, tant graphique que photographique, est d'une qualité remarquable et d'une extrême richesse (notamment pour le chapitre 2, jusqu'aux graffiti du XVIII^e siècle). Les photographies de détail des ornements architecturaux soutiennent admirablement la description et l'analyse qui en sont livrées. Certes, certains croquis de l'auteur sont peu lisibles (par ex. les figures 2.250-252) mais face à la profusion documentaire, ce n'est là qu'un tout petit regret. Le volume II, qui renferme les planches, de sorte que l'on puisse suivre à tout moment l'argumentation face au support graphique qui s'y rapporte, complète cette publication de manière exceptionnelle en offrant plans et élévations à l'échelle 1:100 ou 1:20 dans une remarquable homogénéité documentaire. On se réjouira donc de pouvoir disposer d'un formidable outil de recherche qui tente d'assoir toute interprétation sur l'observation minutieuse du terrain et d'en offrir les bases documentaires qui font de cette publication un véritable corpus de sources, bien utile pour d'autres études. C'est là le fruit de très longues années de travail, mais qui débouchent sur un résultat remarquable.

Didier VIVIERS

Eva HOFSTETTER-DOLEGA, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Band 97. Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung, Band 2, Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2015. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 111 p., 76 pl., 27 figs., 19 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-67747-2.

Norbert ESCHBACH, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Band 104. Dresden, Staatliche Kunstsammlungen, Skulpturensammlung, Band 3, Attisch rotfigurige Keramik*. Munich, C.H. Beck, 2018. 1 vol. relié, 25 x 33 cm, 139 p., 88 pl., 35 figs., 25 dessins (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-769-63781-6.